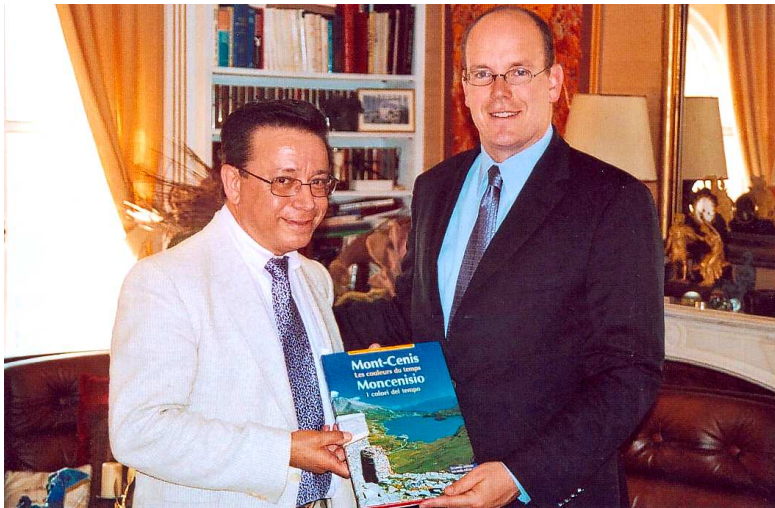


Editorial

Depuis sa création notre association a tenu à rester fidèle à son principal objectif, celui de rassembler pour mieux communiquer et favoriser les échanges entre les écrivains et les sociétés littéraires où qu'ils se trouvent dans l'Arc Alpin. La rencontre du Mont-Cenis qui en est à sa sixième édition en 2004 concrétise fidèlement les buts de l'AASAA. Outre le soutien fidèle de la commune de Lanslebourg-Mont-Cenis, de la Communauté de Communes de Haute-Maurienne et Vanoise, et du Conseil Général de Savoie, nous devons noter l'intérêt grandissant de nos amis italiens pour nos activités. La Provincia di Torino, la Comunità Montana Alta Valle di Susa, les communes de Novalesa et Giaglione ont pris, cette année, une part importante dans la préparation et la réalisation de la rencontre européenne du livre au Mont-Cenis. La réussite de cette manifestation sera notre façon de remercier toutes les personnes qui y auront participé.



J'ai pris de nombreux contacts en deçà et au delà des Alpes, avec Madame le Consul de France à Turin, Monsieur le Consul d'Italie à Chambéry, les Présidents de diverses associations culturelles françaises et italiennes depuis la Provence jusqu'à la Vallée d'Aoste. J'ai voulu également connaître la littérature monégasque. S.A.S le Prince Héréditaire Albert m'a reçu au Palais de la Principauté de Monaco où j'ai eu le grand plaisir et l'honneur de lui présenter notre association et les objectifs qu'elle poursuit. Grâce à l'intérêt que son Altesse a porté à nos activités, des liens ont tout de suite été établis avec le Pen Club de Monaco.

Je remercie Son Altesse de l'attention qu'il a apportée à nos activités et de la célérité avec laquelle il y a répondu. Tous ces contacts restent modestes, mais ils nous apportent l'assurance de pouvoir donner un essor à la littérature alpine si diverse et si proche d'une région à l'autre. L'Arc Alpin est plus que jamais une entité géographique à part entière où le livre n'a pas de frontières. J'émet le souhait que la réciprocité des échanges entre auteurs et sociétés littéraires concrétise ces projets au service de l'Ecrivain et de la Littérature alpine.

Votre Président

1804, c'était il y a 200 ans...

- 21 février : Première démonstration de la locomotive sur rails
 - 21 mars : Etablissement du Code Civil qui unifie les lois françaises
 - 16 mai : Le Sénat nomme Napoléon Empereur héréditaire des Français
 - 21 mai : Inauguration du cimetière du Père Lachaise à Paris
 - 1^{er} juillet : Naissance de Aurore Dupin Sand dite « George »
-

Le tabac chez les émigrants dans la Pampa argentine

*Un communiqué de Norma Battù de Reta aux lecteurs du bulletin.
Norma est avocate et écrivain à Santa Fé Il y a deux ans, elle est venue avec sa fille Valentina
pour retrouver ses racines savoyardes et piémontaises. Elle est membre d'honneur de notre association.*

Au bout du monde, depuis ma lointaine Argentine, j'attends toujours avec impatience l'arrivée du bulletin de l'AASAA que votre Président a la gentillesse de m'envoyer. Il est pour moi une source de joie, de connaissance de l'histoire de mes ancêtres alpins, et il me permet de rester en contact avec vous en ignorant la distance qui nous sépare.

Dans les précédents numéros, Paul Varcin m'a appris les techniques anciennes pour « vaincre la pente » en Tarentaise, le cycle du chanvre trempé dans les nais, la chasse aux grenouilles...

A propos des anciennes techniques, je vous parlerai à mon tour du tabac dans la colonie d'Emilia, dans la Province de Santa Fé, en République argentine.

J'ai recueilli le témoignage de Ramón Baroni-Rastelli, petit-fils de Milanais, marié à une arrière-petite-fille de Savoyards nés en Maurienne et Abondance (un exemple de la mixité du peuple argentin...)

Jadis, dans la colonie d'Emilia, on cultivait le tabac. La semence était conservée d'une année sur l'autre. Les feuilles étaient cueillies dès qu'elles commençaient à jaunir. Pour leur éviter le contact direct avec le soleil, on les mettait à sécher à l'ombre sous le toit. De temps en temps, on les palpait, et quand elles étaient bien sèches, on les laissait au serein. De bonne heure, les feuilles étaient rangées dans un caisson en les aplatisant bien. Le tabac était ensuite arrosé avec la « Cagna Globo » (En Argentine, on appelle « cagna » l'eau-de-vie). La Cagna était très forte ; une goutte sur la langue vous brûlait !

Puis on pressait les feuilles en y déposant des poids, des morceaux de métal, ou quelques objets lourds.

On roulait des cigares appelés « Toscanos ». Les vieux les allumaient pendant la nuit : quel nuage de fumée ! Lorsqu'ils les éteignaient, ils coupaient le reste et le mâchaient : ils chiquaient.

Petite, j'étais curieuse. Un jour j'ai mâché du tabac chez mon oncle. En retournant à la maison, je suis tombée dans un caniveau ; j'y suis restée jusqu'à la fin de mon ivresse. J'étais complètement « ciöch » (une parole du dialecte milanais qui signifie « ivre »). Ce tabac était tellement fort... que je ne m'explique pas comment faisaient les gens à l'époque pour chiquer et fumer ce tabac...

Mais il ne faisait pas mal ; il ne contenait ni goudron, ni substance artificielle.

A mon avis, il serait très intéressant de faire une étude comparative entre les anciennes techniques utilisées dans les Alpes (on cultivait le tabac dans quelques régions alpines) et celles de la Pampa argentine.



A propos des « Nais »

Quelques précisions de Gisèle Roche-Galopini

Suite à l'article de Paul Varcin paru dans le bulletin n° 18, voici quelques précisions concernant le massif de l'Arvan-Villards.

Le terme existe en Maurienne : à Saint-Jean d'Arves, un lieu-dit le rappelle, les Neysets, du nom des Neys, orthographe locale, en patois « lo né », c'est-à-dire, le routoir, du verbe rouir = en patois « nezhyézh » (zh se prononce comme le th doux de l'anglais « mother »).

Les neys étaient ces petits bassins formés dans l'eau des ruisseaux où l'on mettait à tremper les tiges de chanvre. On les retirait au bout d'une semaine et on les faisait sécher en « dames » comme le seigle, avant de les teiller, opération qui consistait à séparer la fibre textile de la tige cassante.

Leur présence est aussi mentionnée par Pierre Bozon, spécialiste de la vallée des Villards, dans son ouvrage « La vallée des Villards », Imprimeries Réunies, Chambéry, 1982.



« Des aiguilles d'Arves au Lubéron »

Un livre, un auteur, avec Gisèle Roche-Galopini

Les migrants saisonniers de Saint-Jean d'Arves dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

Dans ce nouvel ouvrage, consacré à la Maurienne, l'auteur nous raconte les déplacements saisonniers des habitants du village de Saint-Jean d'Arves, en direction des bourgs et des petites villes de Vaucluse où ils allaient passer l'hiver et tenter de gagner leur vie. Elle les suit dans leur vie quotidienne, à Saint-Jean d'Arves en été comme à Apt durant l'hiver.

Nécessités de la vie quotidienne, désir d'évasion, goût du voyage et recherche d'indépendance : autant de raisons qui expliquent les départs de ces migrants au XIXe siècle.

120 pages – 40 illustrations – paru en juin 2004 – Prix 19 euros TTC

Pour recevoir ce livre, vous pouvez vous adresser à :

Editions COPSI, Domaine de la Garde, 13510 Eguilles

Tél. : 0442333300 – Fax : 0442925975 – E-mail : groupe.copsi@free.fr



Le Comte de Savoie Amédée III à la deuxième croisade

Un peu d'histoire racontée par Michèle Brocard

Le premier à porter le titre de Comte de Savoie fut Amédée III, fils d'Humbert II, qui régna de 1103 à 1148. Il naquit probablement au château de Montmélian en 1080. Il épousa Mathilde ou Mahaut d'Albon, sœur de Guigues VII comte d'Albon, de Viennois et du Grésivaudan, tandis que sa sœur Adélaïde épousait le roi de France Louis VI le Gros. (1)

Amédée III accompagna en 1111 son cousin germain l'empereur Henri V allant se faire couronner à Rome par le pape Paschal II. On lui doit la fondation de l'abbaye de Hautecombe. Mais surtout, il suivit son neveu le roi de France Louis VII à la seconde croisade (1147 – 1149), prétextée par la prise d'Edesse par l'Emir Imadeddin Zengui, de Mossoul, en 1144 et prêchée par le moine Bernard de Clairvaux en 1146.

L'Empereur Conrad III de Hohenstaufen, qui dirigeait la croisade avec Louis VII, partit en éclaireur, entraînant dans son sillage ses vassaux savoyards rassemblés sous la bannière d'Amédée III. L'historiographe Guichenon nous en a donné la liste. En tête, le Chevalier Aymon, Sire de Faucigny, accompagné de son fils Rodolphe, qui, avant de quitter son château dominant la vallée de l'Arve, fait défiler fièrement la cavalerie faucignerane sous les yeux de « haute et puissante dame Clémence de Briançon ». (2) Le suivent de peu Geoffroi ou Guiffred de Miolans, qui descend de son vertigineux donjon dominant le confluent de l'Isère et de l'Arc, Amédée de Montmayeur, qui abandonne ses tours du Mont-Raillant, en faisant briller bien haut ses armes et sa fière devise « unguibus et rostro », de bec et d'ongles. Depuis la Basse-Maurienne se mettent en marche Amédée et Odon de la Chambre, Pierre de Cuynes, et de Tarentaise, le terrible Aymon de Briançon, dont on disait que son nid d'aigle, en haut d'un escalier taillé dans le roc, recelait les dépouilles des marchands et des pèlerins qui avaient le malheur de passer sous son nez. Voici encore Raymond de Tours, Guillaume de Chevron, Genis de Faverges et Guillaume de Chignin, héritiers des noms et vertus de deux héros de la première croisade. Voici encore Pierre de Seyssel et Gauthier d'Aix, Guillaume de Châtillon, dont le château se mirait dans les eaux du lac du Bourget, Torestan de Chevelu, Thibault de Montfalcon, Rollet de Conzié, les seigneurs de la Palud et de Viry, Gaucher de Blonay, Pierre de Grésy, et tant d'autres, la fine fleur de la noblesse de Savoie.

Ils partirent par Metz et la Hongrie, gagnèrent Constantinople de conserve avec l'armée française, traversèrent l'Hellespont et campèrent devant Nicée. Mais le renversement des alliances mit fin à l'accord franco-allemand. Louis VII s'allia avec Roger II de Sicile avec des vues antibyzzantines, tandis que Conrad II s'alliait à son gendre Michel Comnène. Trompé par Comnène, Conrad battu à Dorylée, se replia en désordre avec les restes de son armée. Pour échapper au désastre, Louis VII décida de continuer vers le sud et les troupes franco-savoyardes

atteignirent Laodicée (3), où se livra une bataille terrible au pied du Mont-Cadmus. Les Savoyards chargés de protéger le passage du gros de l'armée, se laissèrent, dit-on, tenter par un site verdoyant au pied des rocs, si bien qu'à la tombée de la nuit, les Chrétiens étaient partagés en deux et que les Musulmans exploitèrent la situation... Louis VII se retrouva seul environné d'ennemis qu'il tailladait tant bien que mal, mais ils furent vaincus par leur propre indiscipline ! On s'en alla par Satalie, où le 2 février 1148 s'embarquèrent pour Antioche le Roi, la Reine, et les Savoyards. Ils y furent somptueusement reçus par les Princes d'Antioche, Constance et Raymond d'Aquitaine, et rencontrèrent Eléonore d'Aquitaine. Mais il fallut s'arracher à ces délices, rejoindre Jérusalem par Tripoli, et enfin se conduire en pèlerins dévots.

Tout avait changé à Jérusalem. On y achevait la basilique romane, œuvre de l'architecte franc Maître Jourdain, qui englobait dans son édifice unique le Tombeau du Christ, le Calvaire, et le Sanctuaire de la Croix, et qui fut consacrée le 15 juillet 1149. Si Louis VII prolongea son séjour jusqu'à Pâques 1149, Amédée III s'arrêta sur le chemin du retour dans l'île de Chypre. Il était souffrant. Il mourut à Nicosie le 1^{er} avril 1148 et, « Pour l'honneur de ses vertus, noblesse et renommée, le Roi le fit honorablement porter en l'abbaye du Mont-de-Saint-Croix et là sépulturer en estat de Prince de sa qualité... »

(1) Adélaïde est sépulturée dans l'église de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Montmartre à Paris où elle s'était retirée et mourut en 1154.

(2) Abbé Cartier.

(3) Lattaquié en Syrie.



Goitre et crétinisme

Souvenirs d'enfance de Paul Varcin à Esserts-Blay, en Tarentaise

On parle encore des goitreux et des crétins de Maurienne, et Toepffer, au cours de ses voyages en a souvent rencontrés : laids, difformes, la langue épaisse, l'expression lente, la tendance à se cacher. En Tarentaise, nous avons les nôtres, et avant 1940, ils faisaient encore partie du paysage. Le Goitre, hypertrophie du corps thyroïde, était courant à Esserts-Blay, entièrement situé dans un massif cristallin, avec une eau sans trace d'iode – elle l'est toujours -.

Mais il n'y avait pas que l'iode qui était en cause : une nourriture monotone tirée des ressources locales, où l'engrais n'était pas connu ; les familles nombreuses qui épuisaient les mères ; peut-être le manque de soleil au cours des hivers passés dans les étables. Tout cela est du passé et les magasins à grandes surfaces y sont pour beaucoup avec la modification de la nourriture quotidienne au demeurant plus abondante.

Certains étaient peu marqués, avec un cou épaissi. D'autres n'avaient « qu'une boule » qu'ils camouflaient avec un « motchu », un mouchoir (châle) souvent crasseux.

- Ne les regardez pas, disait la grand-mère, ils sont assez malheureux comme ça !

Celui du Villard avait une vie normale, active et une famille nombreuse. Et si quelqu'un s'était moqué de lui, il aurait été remis à sa place. Il connaissait la parabole de la paille et de la poutre.

Mais il y avait cette grosse femme dont j'ai oublié le nom, qui avait deux « boules » et des rondeurs de tous les côtés.

- È na tortorèla, disait la grand-mère qui ne l'aimait pas.

Tortorèla ne voulait pas dire tourterelle, mais « grosse tour »...

Mais pour nous, quel cauchemar ! Mon père l'avait surnommée « la goluà », la goulue, c'est-à-dire la gourmande (la pauvre !). Elle ne mangeait pas sa soupe, et c'est à cause de cela que les boules avaient poussé. Alors, quand nous refusions de manger notre soupe aux sempiternels choux, raves et haricots, notre père nous lançait :

- Attention ! Les boules vont pousser comme à la goulue !

Le plus malheureux était « Colo », à la fois goitreux, et, disons, handicapé du côté du cerveau !

Dans notre patois local, nous disposons d'une multitude de mots pour désigner les degrés de dégénérescence : « le badjan », presque normal ; « le dêrê », gros naïf ; « le taganê », celui qui ne pige rien ; « le tarabê, l'idiot plutôt souriant ; « le torbou », terme général qui va de l'idiot au crétin à demi ou au quart avec ses mots dérivés : « torlourê, « torlouréla », « torloche », etc...

Les femmes, plus ou moins naïves, que l'on exploitait, se nommaient « tatou », « tatoura », « tatouriola »... On leur indiquait des amoureux, et elles y croyaient. Les malheureuses en souffraient.

Ma grand-mère disait de moi : « Al è mani-mosse », ce qui me vexait, ceci signifiant « il ne voit ni mal ni mousse », autrement dit, « il est naïf et on peut lui raconter n'importe quoi ». J'avais tendance à croire tout ce que l'on me disait et à accorder volontiers ma confiance – Cela m'a passé depuis !-

Revenons à Colo. C'était un véritable colosse, avec un double goitre qui pendait. Il poussait des grognements et des hurlements quand il était en colère. De l'âge de mon grand-père (classe 1885), il aurait dû être réformé ; mais le jour du tirage au sort, il avait tiré le bon numéro. Ses conscrits en avaient pris pour cinq ans !

Il venait rôder autour de la maison, mendiait un « bocon » de pain. La grand-mère ne refusait pas, mais, disait-elle :

- Faut l'affaner !

c'est-à-dire le gagner. Alors en échange, elle lui faisait scier une « étale » de bois. Il le faisait volontiers, et mangeait son morceau de pain et un bout de tomme, et quand on lui tendait le verre de vin, ses yeux clignotaient de joie. Il rougissait et ses lèvres tremblaient de plaisir. Ah ! Ce sacré breuvage !

Quelquefois, on l'entendait gémir pendant des heures. Il devait souffrir. On ne le voyait pas.

La plupart s'intégraient discrètement dans les familles nombreuses, couchant l'été dans la grange, l'hiver à l'étable, sur la paille. Chacun avait sa spécialité ; pour l'un c'était les bêtes, l'autre l'eau qu'il fallait aller chercher bien loin, l'autre encore le bois. Ce dernier se promenait, une branche sur l'épaule, d'un air très sérieux.

Un de mes cousins resta dans les jupes de sa mère qui lui racontait sans cesse des histoires. Il prétendait avoir une mémoire sans faille, se souvenant des jours, des mois, mais point des années...

Ils faisaient, disait-on, le bonheur des familles. J'ai vécu parmi eux, sans m'en étonner outre mesure.

L'hiver, passaient les mendiants. Ceux-là n'étaient pas du tout « tourlous » ! Ils grattaient aux portes en s'aidant de « paters », ou de quelque chose de ressemblant... La Joséphine, La Magloire...

Puis arrivait le marchand de graines, un valdotain nommé Ferrand ; le marchand porte-balle qui s'annonçait en criant : « Carolinetta ! » ; le « magnin » Baritel (Lui avait voulu sauter en parachute et s'était cassé la figure !)

En ce temps-là, notre maison était bonne, un verre de vin pour celui qui avait soif, une assiette de soupe pour celui qui avait faim.



Le sanctuaire, une saga du Peuple Valdotain

Texte d'une conférence de Marthe Jans à Aoste en novembre 2003

Ceux qui n'aiment pas la particularité valdotaine, nous dénieient la qualité d'être un peuple ; ils nous affabulent du nom de « communauté » multiethnique et multiculturelle. Il est temps d'en parler à nos braves montagnards et à leurs enfants pour mettre un terme à la désinformation antivaldotaine.

Pour beaucoup, l'histoire de la Vallée d'Aoste commence par le martyr de la Légion Thébaine, comme si, avant la propagation du Christianisme, il n'y avait rien qui vaille la peine d'être relaté. Cela aussi relève d'une histoire tronquée.

Depuis le XVIIIe siècle, on a découvert dans les publications savantes, le peuple celtique des Salasses et sa défaite cruelle que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de génocide digne d'être commémoré.

Cet événement fait partie de notre devoir de mémoire. Le massacre des vaincus n'est pas atténué par la constatation historique qu'il s'agissait là d'une habitude des vainqueurs de l'antiquité – chez les Romains comme chez les autres peuples y compris les Juifs. La Bible aussi parle des massacres perpétrés par les envahisseurs juifs de Palestine, cette « Terre promise par Dieu ».

Le droit du plus fort a toujours prévalu partout. Les auteurs anciens n'éprouvaient aucune honte à en relater les détails quand une victoire leur en avait donné l'occasion. Nous n'apprenons l'histoire que par les vainqueurs. Pour eux l'adversaire n'était qu'un méchant barbare qu'il convenait d'exterminer.

Ce qui est nouveau depuis le siècle dernier, c'est le devoir de mémoire des vaincus : la Shoa, et chez nous les Salasses. Chez les Français, le héros national est un vaincu ; Vercingétorix, dont le sort tragique est évoqué par un beau tableau représentant sa soumission à Jules César. Chez les Allemands, Hermann, le héros national au sort tragique infligé par les Romains, est honoré par une belle statue sur les lieux mêmes de sa victoire sur Varus et ses deux légions du temps d'Auguste.

Même petits numériquement, nous avons conscience d'être un peuple. Lentement, une vue plus réaliste de notre histoire se fait jour. Des recherches sont entreprises, l'archéologie se met timidement sur la brèche ; mais ces débuts se concentrent sur les grandes agglomérations, surtout sur Aoste. Rien, par contre, n'est entrepris sur des sites de passage obligé, nos nombreux cols. Les monuments mégalithiques ne sont pas encore protégés et sont honteusement exploités par des inscriptions touristiques pour indiquer la direction vers un refuge. Les habitants, pendant des siècles, ont profité des grosses pierres mégalithiques pour la construction de leurs maisons d'alpage. C'est ainsi qu'une canalisation d'eau, construite par un assemblage de longues pierres creusées, se perd en glissant les pentes.

C'est ainsi que les grosses pierres à cupules à 1900 mètres d'altitude, dans la commune de Lillianes, n'ont pas éveillé l'intérêt des autorités ni celui des savants. Seul le nom de ce site préhistorique est connu, car l'Eglise l'a baptisé du nom de « Plan des sorcières ».

C'est ainsi que le site d'un autre sanctuaire a été transformé en cathédrale mariale à Oropa.

Cela aussi est l'une des habitudes d'une nouvelle religion : ne pouvant pas extirper les croyances de l'ancienne religion, on en garde le site, mais on en fait un sanctuaire de la nouvelle.

Un vaste champ d'investigation est donc ouvert aussi chez nous. Espérons que les savants ne manqueront pas et que les autorités protégeront enfin ces hauts lieux...

Mais il n'y a pas seulement l'archéologie qui doit agir : la Linguistique sérieuse des Universités peut trouver de l'occupation chez nous en Vallée d'Aoste ; le parler local peut encore recéler des trésors.

Je me permets de vous raconter comment, jeune mariée au Professeur Marcel Jans, fils d'émigrés de Lillianes, j'ai connu la Vallée d'Aoste à l'occasion de notre premier voyage au pays dont je ne savais rien... mais, germaniste de formation à la Sorbonne, j'ai dû apprendre la philologie germanique. Intéressée à l'histoire, à la préhistoire par ma mère, connaissant les contes et légendes germaniques, intéressée par deux grands-pères à l'architecture, j'ai fait des découvertes dès mon arrivée, en 1953.

Sur l'alpage, propriété depuis sept siècles de ma nouvelle famille, j'ai vu une bâtisse rurale, nommée Rascard, de forme typiquement nordique, typique de la Norvège et de la Suède. Cela m'a frappée et j'en fis part à mon mari et à mon beau-père :

- Il doit y avoir eu des Germains !

Depuis, j'en ai vu des Rascards, mieux entretenus, en roulant à moto vers Gressoney pour y être présentée au curé Christillin. Il nous a racontés que le parler local était un allemand ancien et nous a récité le paradigme du Fils Perdu en patois. Lorsqu'il arriva à la scène où le fils réclame son héritage à son père en disant : « Min ata » ; j'ai sursauté :

- Mais c'est du gothique pur ! Le « Notre Père » de l'évêque Wulfila commence par le même mot : « Ata ». Ce n'est pas du « Moyen Haut Allemand alémanique » comme vous dites ; c'est plus ancien que le parler des Francs de Charlemagne ! plus ancien que celui des Burgondes : c'est du germanique ancien !

En rentrant, nous nous sommes penchés sur ce problème des Germains en Vallée d'Aoste. J'ai demandé à l'Université de Berlin de nous envoyer quelqu'un pour faire des recherches et une thèse de doctorat sur le sujet du parler de Gressoney et d'Issime. J'avais déjà remarqué que le patois d'Issime était plus ancien, n'ayant été que partiellement touché par le développement du germanique en Allemagne du Moyen-Âge, sous l'influence du Latin. Protégé par le « limes » romain – vous voyez, les murs ont toujours été une tentative d'imposer des limites contre un adversaire : en Chine, à Berlin comme en Palestine de nos jours...

Notre question : qui étaient ces Germains d'avant l'extension de l'Empire Romain jusqu'au Rhin ? C'étaient les Cimbres et les Teutons. Et aussitôt, mon professeur de mari m'a lancé un nom : Marius, et un site de bataille : Vercelli : la défaite des Cimbres en 101 av. J-C. Un an plus tôt, le même Marius avait déjà battu les Teutons à Aix-en-Provence.

L'histoire du monde nous apprend que jamais, un vainqueur n'a pu extirper complètement un peuple vaincu ; il y avait toujours des survivants fugitifs. Vues de Vercelli, les Alpes étaient le meilleur refuge... C'était logique – mais nous n'avions pas compté avec les Suisses ; pour eux, l'Allemand parlé en Vallée d'Aoste devait être Walser, donc alémanique.

En 1955, dès qu'ils ont su qu'une étudiante de Berlin travaillait à Issime, ils ont donné leur grosse artillerie ; ils se sont adressés à l'Université de Berlin en disant que la Vallée d'Aoste était leur chasse gardée ! L'Université de Berlin n'a pas osé, à cette époque, défendre son droit universitaire de liberté des recherches et a renoncé à cette thèse – la jeune dame a dû regagner Berlin après quelques mois de travail sérieux !

Et les Walsers ? Ils sont venus au Moyen-Âge, envoyés par l'évêque de Sion, si je ne me trompe ! Donc mille ans plus tard ! Ils ont formé le patois des deux Gressoney, donc bien plus moderne que le patois d'Issime.

Et moi, j'ai pris la décision d'écrire une histoire pour tout le monde, vieux et jeunes, pour leur faire connaître cette vallée du Lys où Salasses et Germains ont formé une partie de ce Peuple Valdotaïn : en bonne harmonie, par des mariages ! En 29 avant JC, 71 ans après la défaite à Vercelli, les Cimbres ont dû partager déjà le mauvais sort des Salasses. Mais malgré le génocide, malgré l'esclavage, malgré le recrutement forcé des jeunes gens dans les légions romaines, ce nouveau peuple a survécu. Encore de nos jours, de nombreux liens matrimoniaux entre Lillianes, la francophone, et Issime, la germanique, existent et prospèrent.

Ecrire un livre ! Il est essentiel d'avoir trouvé son sujet, d'avoir eu la patience de faire des recherches historiques, et de trouver éventuellement de nouveaux documents inédits ; il est utile d'avoir élaboré un plan, de disposer d'une illustration – de photos, de dessins – mais ce n'est pas tout ; encore faut-il savoir pour quel public on veut écrire, car le style et le vocabulaire en dépendent.

Mais ce n'est pas encore suffisant ; il est indispensable de connaître la formation scolaire, les problèmes actuels de la société, savoir comment on peut susciter l'intérêt du lecteur que l'on veut toucher. Il ne suffit pas de se dire : je veux écrire pour monsieur ou madame « tout le monde » ou pour les adolescents influencés par la télévision. Tout auteur rêve d'obtenir l'adhésion du lecteur : par les sentiments ou la raison...

Ecrire POUR – ou écrire CONTRE – produire le consentement ou l'indignation...

Quant à moi, par déformation professionnelle, je resterai toujours pédagogue : conduire le lecteur comme un enfant d'une manière maternelle et paisible ; éviter les énervements des sentiments, retrouver l'harmonie des valeurs communes qui constituent la base de notre culture européenne. Pendant des millénaires, les peuples européens se sont fait inutilement tant de mal, tant d'inimitiés du passé hantent encore les esprits ! Il y a un précepte latin : « Sine ira et studio » - sans haine ni acharnement – montrons les voies vers une Europe mûrie, consciente de son passé pas toujours reluisant – décidés à construire notre nouvelle maison, un bastion de défense de nos idéaux qui nous unissent.

Mon livre « Le Sanctuaire » vous raconte la vie des réfugiés de Vercelli – leur intégration chez les Salasses – l'acceptation des lois et coutumes de ceux qui les accueillent – la naissance d'un nouveau peuple qui veut rester libre mais qui, naïvement, se complaît dans une paix apparente. Le futur désastre touchera la troisième génération. Mon livre veut faire comprendre comment un peuple peut voir le jour. Un peuple est le produit d'une vie commune, de valeurs communes.

L'appartenance à un peuple est un choix, un acte conscient ; c'est plus que d'être du même sang ou d'être né sur le même sol (ce qui peut être fortuit).

C'est plus une « communauté » de pâtres sur l'alpage qui se dissout après la désarpa.

Le Sanctuaire de nos montagnes est notre terre depuis des millénaires où notre peuple libre entend se gouverner librement ; une terre où les émigrés reviennent fidèlement tous les ans avec leurs enfants, une terre où ils cherchent le dernier repos.

Mais la liberté se mérite par une vigilance constante qui observe les réalités et en tire les leçons. La liberté et la paix ne sont jamais garanties et ne durent pas. Nous ne les méritons que si nous sommes prêts à les reconquérir tous les jours.

En lisant « le Sanctuaire » de Marthe Jans, vous plongerez dans une réalité d'il y a juste 2000 ans ; vous y reconnaîtrez le Peuple Valdotaïn, déjà le même qu'aujourd'hui, avec ses qualités et ses défauts, comme les cite l'auteur :

Dévoué, mais jaloux ; pacifique, mais soupe au lait ; endurant, mais pas téméraire ; honnête, mais rusé ; observateur, mais sans faire confiance ; enfin économe, mais gourmand !

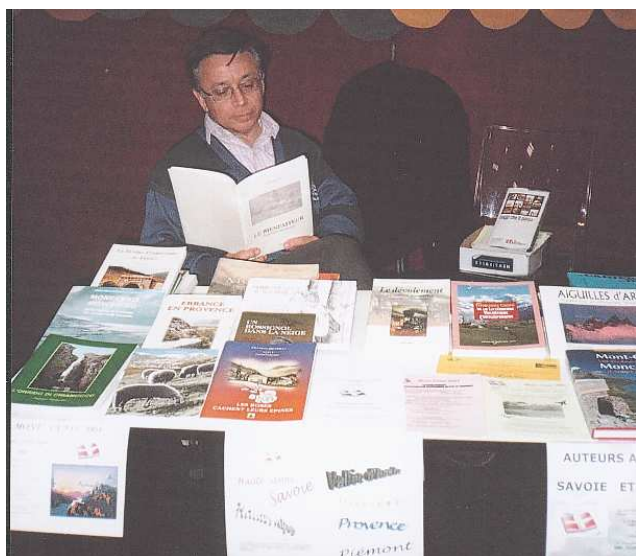
Et Marthe Jans de conclure : « Vous voyez : il n'y a pas de quoi cultiver un complexe d'infériorité ! »

Un livre d'un prix modique mais d'un contenu culturel très important que vous pouvez vous procurer auprès de l'auteur :

Madame Marthe JANS
Hameau THEY
11020 LILLIANES
AOSTE
Italie



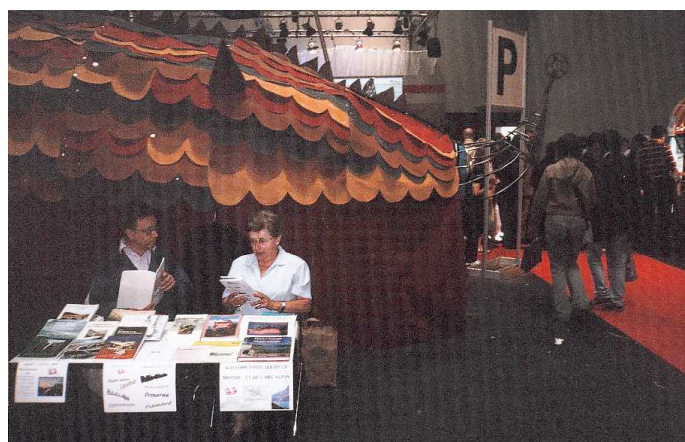
L'AASAA aux côtés de Frédéric Mistral au salon de Turin



Une information de Pierre Allio présent à la manifestation

Le salon international du livre de Turin s'est tenu du 5 au 10 mai. Cette année, un hommage était rendu au génie universel de Frédéric Mistral (1830 – 1914). Il y a cent ans exactement, le poète de la Provence et chantre de l'Occitanie recevait le Prix Nobel de Littérature. Cette récompense rendait à la langue d'Oc le prestige qu'elle avait connu du temps des Troubadours. A cette occasion, le Centre Interrégional de Développement de l'Occitan, (CIRDOC), de Béziers, a présenté une exposition, véritable événement culturel et artistique qui nous a livré une vision particulière de Mistral et de son œuvre.

Cette exposition a été conçue sous la forme d'une lutte spectaculaire entre deux Titans : d'un côté le Poète, représenté par un totem de cinq mètres de hauteur, qui incarnait l'amour pour la terre, la liberté et la fraternité entre les peuples ; de l'autre une énorme Tarasque, dragon mangeur d'hommes qui appartient à la tradition légendaire occitane et qui symbolisait la bestialité en lutte contre la poésie et la diversité culturelle et linguistique, valeur unique et essentielle pour les hommes de la Terre entière. Mais c'était le Poète qui tenait le Dragon en laisse, car c'est bien avec sa poésie, ce qu'elle porte de vrai, de beau et de grand, qu'il a fini par sortir vainqueur de sa bataille avec le mal. D'où le titre de l'exposition : Mistral gagnant !



La Provincia di Torino, à travers son assesseur à la culture, Walter Giuliano, a permis à notre association de tenir un stand d'exposition pour présenter et faire connaître nos auteurs et leurs œuvres. Nous nous sommes ainsi retrouvés pendant six jours, près de cette Tarasque, sous la protection du grand Poète. Lidia Castrini et Francis Buffille se sont relayés pendant ces journées pour accueillir le public très nombreux. Paola Tirone nous a également apporté son soutien. De la Provence à la Vallée d'Aoste, de la Savoie au Piémont, nos auteurs ont été représentés et de nombreux contacts ont pu être établis.

Francis Buffille a remercié l'assesseur Walter Giuliano, son collaborateur Francesco Candido et Enzo Vayr, alors maire de Giaglione, qui ont tout mis en œuvre pour que notre participation à ce salon international puisse se réaliser. Il a invité ces personnes au Mont-Cenis et a exprimé le souhait de reconduire cette initiative en 2005.

ATTENTION! NOUVELLE ADRESSE

Francis BUFFILLE
Président de l'AASAA
Boîte Postale n° 5
73480 Lanslebourg-Mont-Cenis
Tél. Port.: 0033(0)660545415
00393206347337
E-mail: buffille@wanadoo.fr
Site: www.auteurs-arcalpin.com